Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

38 | 2005

En Louisiane : Ces Français qui ont « fait » l'Amérique

Les Bonaparte en Amérique

Christian Marbach

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/502>

DOI : 10.4000/sabix.502

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2005

Pagination : 44 - 53

ISBN : ISSN N° 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christian Marbach, « Les Bonaparte en Amérique », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 38 | 2005, mis en ligne le 20 novembre 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/502> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.502>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

Les Bonaparte en Amérique

Christian Marbach

- 1 *Où l'auteur parcourt une galerie de princes de la famille Bonaparte, attirés par l'Amérique, et dont certains montrèrent la voie à des centaines de soldats et d'émigrés français : petits tableaux numérotés et ordonnés de Jérôme, Napoléon, Joseph, Charles, Lucien, Napoléon Achille Murat, Louis Napoléon... sans oublier la belle Pauline. On trouvera aussi quelques digressions sur Saint-Domingue, une allusion à la saga des Carbec écrite par Simiot avec l'aide de la bibliothèque de l'Ecole Polytechnique, et des souvenirs de visite du Musée de la Marine, au Trocadéro.*
- 2 L'attirance des Bonaparte vers les Etats-Unis est assez singulière, et généralement partagée par presque tous les frères et sœurs de Napoléon, sans parler de ses neveux et nièces. Dans la mesure où beaucoup de nos officiers polytechniciens ont pu côtoyer tel ou tel prince d'Empire, il n'est pas anormal que cette américanophilie des Altesses ait pu influencer le regard porté par les X de l'époque sur l'Amérique. Mettons donc l'accent sur quelques aventures américaines de quelques Bonaparte.

Un - Jérôme

- 3 Commençons par Jérôme, le jeune Jérôme, dans la fratrie le dernier, le numéro huit. Je rappelle, à toutes fins utiles, la liste des frères et sœurs, classés par âge. Nous les retrouverons pratiquement tous : Joseph, Napoléon, Lucien, Elise, Louis, Pauline, Caroline, Jérôme. Jérôme donc, 1784-1860. Quand il sort de l'adolescence, son chef de famille, Napoléon, est déjà en position d'autorité. Celui-ci aide son frère à devenir un très jeune aspirant de marine, embarqué pour quelques campagnes en Méditerranée, puis à Saint Domingue où nous retournerons bientôt. Jérôme décide alors d'abandonner la carrière militaire et, en 1802, à dix huit ans, s'installe en Amérique et s'y marie. Pour lui l'appel de l'Amérique prend le visage de la belle Elizabeth Paterson, une riche héritière pleine d'attraits et de qualités. Il la présente ainsi à Maman Letizia : « Quand vous connaîtrez ma femme, ma bonne maman, j'espère que vous approuverez mon choix ». Bonne maman n'a pas trop le temps de préparer sa réponse et Napoléon le fait pour elle, c'est non. Le mariage fut déclaré non valide, car Jérôme, mineur « à l'époque des faits », n'avait pas demandé l'autorisation du chef de famille.

- 4 Napoléon voyait un autre destin pour son Jérôme, il voulait l'intégrer dans son réseau de mise sous tutelle des royaumes et duchés européens. Jérôme se rend à ces raisons, un peu lâchement, il sera ballotté sur des trônes, de ci, de là, en particulier sur celui de Westphalie. Il épousera Catherine de Wurtemberg, il en aura de nombreux enfants, dont on retrouve trace dans les encyclopédies bonapartistes, car beaucoup ont joué un rôle militaire ou politique.
- 5 Mais ici je préfère insister sur la descendance américaine de Jérôme, sur l'enfant d'Elizabeth, puis sur un de ses petits-fils, Charles Joseph Bonaparte : il sera un ministre américain de la marine, puis un ministre de la justice, un « attorney general », sous la présidence de Théodore Roosevelt. Le melting-pot américain avait opéré, le nom de Bonaparte est porté par des américains illustres.

La princesse Pauline Borghèse (la très belle sœur...)

Cliché de la Bibliothèque Nationale de France

Deux - Pauline

- 6 Passons à Marie-Pauline (1780-1825), que nous appellerons Pauline comme tous ses familiers, donc presque tout le monde, la numéro six. Quand Jérôme passa à Saint-Domingue, j'imagine sans peine qu'il alla la saluer : elle y séjournait comme épouse du général Leclerc, commandant du corps expéditionnaire français. Nous avons tous un peu volontairement occulté dans nos souvenirs d'histoire de France, cette malheureuse affaire de Saint Domingue avant que le bicentenaire de l'indépendance de Haiti ne fût l'occasion, douloureuse à plus d'un titre, d'y revenir. En contradiction absolue avec les idéaux révolutionnaires, malgré les protestations de la Société des Amis des Nègres, et en reniant une première décision d'abolition de l'esclavage et d'affranchissement dont

les colons eurent facilement dénoncé les effets économiques prétendument pervers, (nous retrouverons ces raisonnements dans les têtes et les bouches des Sudistes jusqu'à la Guerre de Sécession), Bonaparte avait envoyé des troupes toujours plus nombreuses pour mater une « révolte ». Leclerc et ses adjoints s'empêtrèrent à qui mieux mieux dans les négociations avec les « factions » rebelles, obtenant tantôt des complicités, tantôt des redditions, essayant de répondre par des mensonges et des trahisures aux mensonges et aux trahisures certainement plus excusables des rebelles.

- 7 On sait l'histoire de Toussaint Louverture, d'abord favorable aux Français, luttant contre les Anglais et les Espagnols, puis se retournant contre les Français, trahi, capitulant, arrêté, emmené en France où il mourra, grelottant de froid dans les caveaux jurassiens du fort de Joux. On sait aussi que Toussaint Louverture ne fut pas le seul général noir de valeur à mener des escarmouches et même des batailles contre les troupes d'occupation, ni le seul à commander des troupes terrorisant les planteurs et leurs familles, ce qui en poussa à revenir en France ou plutôt, à émigrer en Louisiane et à s'y installer. La population et les mœurs des familles créoles contribuèrent à donner au « Nouvel Orléans », comme l'appelaient Choderlos de Laclos avant que peu à peu la ville ne se féminise, une image bien différente de celle, puritaine, de Boston, ou de celle, quaker, de Philadelphie.
- 8 Cette guerre, donc, fut atroce. On oublie, dans les milieux polytechniciens que, excepté ceux qui sont décédés en Egypte, les premiers anciens élèves de l'Ecole morts dans les opérations militaires sont tombés à Haïti sous les balles des rebelles ou furent victimes de la fièvre jaune, à Saint Domingue. Cette fièvre faucha des centaines de marins et de soldats, dont le général en chef, Leclerc, le mari de Pauline, dont l'orgueilleuse statue se dresse sur les pentes de Pontoise où il naquit en 1772. La belle veuve, « éplorée » comme toutes les veuves de roman qui ne deviendront joyeuses qu'avec les temps de l'opérette, se coupa les cheveux en signe de deuil. Le Premier Consul, assez méchant, aurait fait la remarque suivante, « c'est parce qu'elle sait qu'ils repousseront encore plus beaux ». Plus beaux, en tout cas, pour avoir encore plus de succès auprès des hommes, être encore plus admirée, jalousée, et cible de multiples ragots.
- 9 Parmi les noms associés à ces actes de consolation figure celui du général Humbert, que l'on verra ensuite s'installer en Louisiane dès 1803, y demeurer, y combattre avec Jackson, y côtoyer Laffite ou Lallemant, y boire plus que de raison, y dire d'abord du mal de Napoléon qui l'éloigne de sa petite sœur, l'honorer ensuite aux grandes cérémonies mises en scène par Buisson en particulier, y mendier pour vivre auprès de soldats plus prévoyants, y boire encore et encore, y raconter ses campagnes d'Irlande, du Danube, de Saint Domingue, de Louisiane, et ses succès auprès des belles créoles, y mourir enfin d'une crise cardiaque, en 1823.
- 10 Pauline retourna en France et devint la princesse Borghèse. Les visiteurs romains peuvent l'admirer, « sculptée » en 1805 par Canova dans l'atelier que visita Stendhal, avec ses longs cheveux effectivement repoussés, langoureusement allongée au centre d'une salle du palais Borghèse. Une magnifique statue, justifiant peut-être les tentations des paparazzi de l'époque, comme les regrets avinés du général Humbert.

Trois - Napoléon

- 11 Les relations de Napoléon avec les Etats-Unis, comme le regard qu'il porta sur ce pays naissant, ont fait l'objet d'études approfondies en partie relancées par le bicentenaire

du « Louisiana Purchase ». On trouve en particulier dans la *Revue du Souvenir Napoléonien*, d'excellents travaux mettant en avant tantôt l'histoire purement événementielle, tantôt la philosophie politique de l'Empereur quant à ce pays et son évolution. Il va de soi que je n'ai pas l'intention de paraphraser ici des travaux extrêmement documentés. Je me contenterai de rappeler quelques faits majeurs et quelques événements plus anecdotiques, dans la mesure où ils influèrent durablement sur les destins de nos polytechniciens.

- 12 Le premier de tous, tellement manifeste qu'on pourrait l'oublier, c'est précisément le « Louisiana purchase », l'achat par les Etats-Unis de ce territoire de « Louisiane » aux contours parfois imprécis, retombé dans l'escarcelle française à la suite du traité de San Ildefonso en 1800 et de la convention d'Aranjuez, et cédé aux Etats-Unis en 1803. Rappelons le contexte de cette cession : le désir de Jefferson de contrôler le port de la Nouvelle Orléans et d'assurer la liberté de navigation sur le Mississippi parfois contestée par les précédents maîtres de la Louisiane, espagnols ou français ; la mission de Livingston et ses contacts avec l'avidé Talleyrand ; l'appui apporté à la délégation américaine par Monroe ; la surprise des délégués quand Napoléon, cherchant des ressources financières et préférant orienter la Louisiane qu'il ne pouvait défendre, vers les Etats-Unis plutôt que vers l'Angleterre, proposa de leur céder non seulement la ville, mais tout le territoire, (« Je ne garderai pas une possession qui ne serait pas en sûreté dans nos mains, qui me brouillerait avec les Américains... Je m'en servirai au contraire pour me les attacher, pour les brouiller avec les Anglais ») ; la vision de Jefferson, décidant immédiatement d'accepter, malgré les jérémiades de certains élus américains contestant avec force cet achat dispendieux et l'abus de pouvoir du président ; enfin la décision prise par Jefferson de peupler progressivement la ville et le territoire d'habitants plus « américains », de l'ouvrir à la colonisation avec plus de vigueur, et, pour cela par exemple, d'envoyer jusqu'au Pacifique l'extraordinaire « Corps de découverte » de Lewis et de Clarke dont les Etats Unis fêtent aussi le bicentenaire en ce moment, chantant ville après ville, col après campement le parcours aller et retour de ces découvreurs : de Saint-Louis à Great Falls ou au « Lolo pass », comme j'aime retrouver ces traces ! Le 20 décembre 1803, à la passation de pouvoir, la bannière étoilée se lève pour la première fois dans le ciel de la Nouvelle-Orléans.
- 13 Le second élément à citer, à propos des relations entre Napoléon et les Etats-Unis, est lié au blocus continental : la politique d'isolement voulue par l'Empereur limita grandement le commerce entre l'Amérique et l'Europe et conduisit à un long contentieux des Américains tantôt avec la France, tantôt avec l'Angleterre, au gré des prises de navires ayant accosté dans tel port ou transportant telle cargaison, de l'un ou de l'autre. En sautant quelques années, notons que les discussions franco-américaines portant sur les dédommagements, acceptés par la France mais repoussés sans cesse, provoquèrent après 1830 une situation de conflit intense. Les relations entre les deux nations connurent alors une crise majeure, d'autant plus vive que les décisions des uns et des autres, et d'abord celles du brutal président Jackson, n'étaient connues des interlocuteurs qu'après leur mise en œuvre, délais de transport et de communication obligent.
- 14 Nos émigrés eurent à subir aux Etats-Unis les écarts de température de relations amicales toujours, mais parfois nettement moins amicales : l'ouvrage de René Rémond explique bien comment ce type d'événements, ajouté à d'autres analyses, a peu à peu

modifié aussi dans l'opinion française l'image d'une Amérique qu'elle avait idéalisée, et qu'elle découvre mercantile, puritaine, hypocrite.

- 15 Vers la fin de l'Empire, en 1812, une « seconde guerre d'indépendance » éclate entre l'Angleterre et les Etats-Unis, pour des motifs qui nous paraissent subalternes, surtout quand ils sont présentés dans des films avec Yul Brynner (le corsaire Lafitte) et Charlston Heston (le général Jackson, pas encore président). Les navires anglais voulant visiter de force les navires américains avaient délibérément multiplié les incidents. Les troupes anglaises, loin de quitter des territoires où elles n'avaient rien à faire, avaient aidé la révolte indienne de Tecumseh. Bénéficiant de soldats disponibles quand Napoléon dut reculer du Portugal et de l'Espagne, puis surtout quand il abdiqua la première fois, ils pensèrent le moment venu de prendre leur revanche, envahirent le pays, brûlant la ville de Washington.
- 16 Va-t-on revenir quarante ans en arrière ? Un moment donné, c'est à La Nouvelle Orléans que se joue le salut des Etats-Unis, les Anglais veulent occuper le port et interdire tout commerce avec le Nord par le Mississipi. Avec l'arrogance -anglaise- des soldats qui ont défait la Grande Armée, ils débarquent et progressent vers la ville, pensant ne faire qu'une bouchée de cette garnison peuplée d'esclaves noirs peut-être tentés par l'insoumission, de planteurs créoles réputés « indolents », de Français ...français ou encore acadiens, de quelques Américains braillards du Kentucky, de « pirates des Caraïbes » plus ou moins rattachés à Lafitte et a priori peu loyaux par rapport au pouvoir américain, bref d'une troupe hétéroclite bonne à hacher menu.
- 17 C'est cette troupe là, soudée en une exceptionnelle volonté, intelligemment manœuvrée et installée dans les champs de canne à sucre de Chalmette, à une dizaine de miles de La Nouvelle Orléans, qui reçut le 8 janvier 1815 l'assaut anglais et infligea aux troupes de Pakenham une défaite sanglante dont les résultats chiffrés et « historiques » démontrent la folle incurie de ce général : treize morts américains contre plus de deux mille morts anglais dont Pakenham : « nice game, is not it ? »
- 18 Dans les livres d'histoire américaine cette guerre est souvent nommée « seconde guerre d'indépendance », c'est donc très volontiers que les touristes aujourd'hui vont visiter le Parc National de Chalmette à quelques miles de La Nouvelle Orléans, et tentent à grands renforts de maquettes, audiovisuels et reconstitutions, de comprendre le déroulement de cette bataille. Mais les Français, pour leur part, s'approprient aussi cette victoire. Certes la guerre commencée en 1812 vient trop tard pour aider Napoléon et l'Empire à desserrer le joug de leurs ennemis, en particulier anglais : les Etats-Unis furent des alliés objectifs, mais sans portée pour le théâtre d'opérations européen.

Une figure de proue impériale

Cette figure de proue, sommairement esquissée, a été sculptée en pin (aujourd'hui décapé) vers 1835 pour se dresser sur un bâtiment dont on a perdu la trace. La statue appartient au Musée de Québec. Napoléon, dont le destin s'est trouvé souvent lié à des îles (comme le dirait le Labyrinthe du Château de Valençay : la Corse, Elbe, Saint-Hélène...) aurait-il apprécié cette posture de dominateur des mers ? Même Monge se permettait parfois de remarquer, pendant l'Expédition d'Egypte, que son idole avait souvent le mal de mer...

- 19 Mais ces événements viennent à point pour réveiller à nouveau des sentiments d'amitié, sinon entre les gouvernements, qui se doivent d'être sans gratitude, mais entre les communautés. Napoléon, Premier Consul, avait dit au Sénat après la cession de la Louisiane, « les Etats-Unis doivent à la France leur indépendance.
- 20 Ils lui devront désormais leur affermissement et leur grandeur ». Nul doute que les combattants français de Chalmette auraient ajouté, ils lui doivent aussi la confirmation de leur émancipation.
- 21 En effet tous les témoignages montrent combien le souvenir de Chalmette est resté vivace pendant des dizaines d'années, en particulier parmi les Français qui y avaient pris part puis ceux, les Buisson et les autres, arrivés plus tard, mais qui s'approprièrent aussi cette victoire sur les troupes anglaises. Oh, ce n'était pas Waterloo dont le nom n'évoquait encore rien, mais, pour Humbert, qui en fut un des responsables, pour Lafitte, pour les créoles comme pour les Acadiens trop heureux de venger les sacs des îles antillaises et les horreurs du « Grand Dérangement », pour les commerçants parfois ruinés par les prises de la marine britannique, ce fut un superbe geste de revanche, et un acte d'intégration dans les Etats-Unis, une répétition de Yorktown sous une autre forme. Les Anglais en tout cas, n'essaieront plus jamais de reprendre pied par la force aux Etats-Unis ; ils préféreront désormais consolider leur présence au Canada.
- 22 Informé de la chose dans son Isle d'Elbe ou juste après son retour, le 20 mars, Napoléon a dû s'en réjouir. Mais il aura bien d'autres occupations pendant les Cent Jours C'est

précisément à la fin de cette période, après Waterloo, après la seconde abdication, qu'il se remit à penser très fort, pendant quelques jours, aux Etats-Unis. Il a abdiqué le 22 juin 1815. Jusqu'au 9 août, date de son embarquement pour Sainte-Hélène, il hésite, réfléchit, négocie avec des cartes de moins en moins bonnes en mains. Il est certain que l'option « Etats-Unis » fut étudiée sérieusement, par certains de ses proches, par lui-même. Il fit acheter des instruments de météorologie, de physique et d'astronomie. Il demanda aussi à son bibliothécaire, Antoine Barbier, de lui rassembler de nombreux ouvrages sur l'Amérique (Barbier effectuait ce travail avant toutes les campagnes, car Napoléon partait toujours avec des dizaines d'ouvrages et lisait beaucoup). Ainsi dans le lot, figure l'ouvrage de Humboldt consacré aux « voyages aux contrées équinoxiales du Nouveau Continent » (mieux que le Guide du Routard !) et d'autres. Ainsi dans une vente aux enchères du 2 décembre 2003, la maison Sotheby's a proposé un bel ouvrage de Berquin-Duvallon, intitulé « Vue de la colonie espagnole du Mississipi, ou de provinces de Louisiane et Floride occidentale, en l'année 1802, par un observateur résidant sur les lieux ». Avec d'autres, cet ouvrage riche de cartes et de descriptions partit vers Saint-Hélène ; à la mort de Napoléon il fit partie d'un lot qui revint à Marchand, le « fidèle Marchand », et celui-ci l'offrit à un des fils de Charles-Lucien Bonaparte et de Zenaïde, le comte Joseph Napoléon Primoli. Sautons un siècle et demi, tout un chacun peut enchérir, l'ouvrage est acquis pour 59125 euros, « frais compris ».

- 23 Dans sa biographie de Gaspard Monge, François Pairault rappelle que l'Empereur parla de son projet de voyage américain à ce fidèle ami qui ne l'avait pas trahi pendant la Première Restauration, ce sénateur qui n'avait pas voté sa destitution, et à qui il avait fait le rare plaisir de venir visiter à nouveau l'Ecole polytechnique : juste remerciement envers ses anciens élèves mais aussi les tout jeunes actifs dans la défense des portes de Paris en 1814. (je crois même qu'à cette occasion il offrit à la bibliothèque de l'Ecole une *Description de l'Egypte*).
- 24 Voici donc Monge, toujours subjugué par ce Napoléon à qui il donnait, il y a moins de vingt ans, des cours de géométrie descriptive sur les sables d'Egypte, entendant parler d'une nouvelle expédition. Ecoutons Napoléon, selon Arago qui sans doute nous propose un verbatim enjolivé : « le désœuvrement serait pour moi la plus cruelle des tortures. Condamné à ne plus commander des armées, je ne vois que les sciences qui puissent s'emparer fortement de mon âme et de mon esprit. Il me faut un compagnon qui me mette d'abord et rapidement au courant de l'état actuel des sciences. Ensuite nous parcourrons ensemble le Nouveau Continent, depuis le Canada jusqu'au Cap Horn, et dans cet immense voyage nous étudierons tous les grands phénomènes de la physique du globe sur lesquels le monde savant ne s'est pas encore prononcé ». Monge, transporté d'enthousiasme, s'écria : « Sire, votre collaborateur est tout trouvé, je vous accompagne ! »
- 25 D'après Arago, qui cacha à cette époque de Terreur blanche Monge pendant plusieurs semaines et recueillit de lui des informations de première main, c'est Napoléon qui fit comprendre non sans peine à son ami, septuagénaire déjà touché par de sérieux problèmes de santé qui bientôt le handicaperont cruellement pendant ses derniers mois, que ce n'était pas raisonnable d'y songer. Sans doute n'était-ce pas raisonnable pour Napoléon lui-même. En tout cas, après avoir laissé Lallemand, Montholon, Decrès, Cipriani et d'autres, étudier diverses variantes de départ vers les Etats-Unis, après avoir entendu son frère Joseph lui proposer d'embarquer sur un vaisseau qu'il avait préparé pour lui-même et, pourquoi pas, de se présenter aux Anglais en se faisant passer pour

son frère pendant quelques temps afin de permettre cette exfiltration digne d'un film d'espionnage, Napoléon préféra se rendre aux Anglais. Il comptait sur leur magnanimité, ou faisait semblant de compter sur elle, dans la certitude que sa future passion était la formule la plus noble pour en finir, et donc la plus apte à forger sa légende.

- 26 Au lieu de partir en Amérique, où certains journaux publièrent d'ailleurs son arrivée, avec l'impatience des chasseurs de scoops, Napoléon vogua donc sur le Bellerophon vers Sainte Hélène. Plutôt qu'une photo d'acteur jouant Napoléon, c'est une statue qui me paraît le mieux traduire cette image, une statue formée par un ciseau moins habile que celui de Canova caressant Pauline, une figure de proue suggestive que le Musée du Québec a prêtée au Musée de la Marine du Trocadéro pour l'exposition « Les génies de la Mer ». Il s'agit d'une statue en pin décapé, haute de 166cm, (c'est beaucoup pour un petit caporal !). Il porte sa main droite dans son gilet, sur son cœur ; il a la tête relevée vers les étoiles, coiffée du fameux bicorne ; vêtu d'un habit de campagne, chaussé de hautes bottes, décoré de médailles militaires, il a la mine d'un général victorieux, ce qui n'est cohérent ni avec les défaites navales de ses amiraux, à Aboukir et Trafalgar, ni avec sa dernière traversée vers Sainte Hélène. Mais c'est ainsi que le voyaient les Français de Philadelphie et de La Nouvelle Orléans qui, de 1815 à 1821, rêvaient d'aller le chercher dans l'îlot de son exil et de le recevoir triomphalement à la Nouvelle Orléans où sa maison était prête, la Maison de Napoléon, on la visite encore !

Quatre - Joseph

- 27 Le fil de mon récit me mène désormais à Joseph, le numéro Un, le frère aîné de Napoléon, Numéro Deux. J'aurais déjà pu le rattacher aux Etats-Unis à l'occasion du traité de Mortefontaine, car, dans cette propriété qu'il possédait, on signa en 1800 un premier traité entre le Consulat et les Etats-Unis portant sur la restitution des bateaux saisis - déjà - et les indemnités afférentes - déjà ! Joseph avait joué un rôle majeur dans ces négociations. Nul doute que cela le conduisit à développer des relations avec des personnalités américaines, entretenues pendant ses années de règne, en particulier à Madrid.
- 28 Dès le 28 août 1815 (je ne sais pas quel jour il vit l'Empereur pour la dernière fois), il s'installe aux Etats-Unis sous le nom de « comte de Survilliers ». Il possède des biens, des tableaux, des œuvres d'art, de l'argent, acquis pendant les quinze ans de pouvoir avec cette voracité à la fois dispendieuse et précautionneuse qui a caractérisé toute la tribu (sauf, ou même, l'Empereur, qui l'exprimait autrement). Il avait préparé cette voie de sortie, il s'établit alors en 1816 à Point Breeze, dans le New Jersey, dans un domaine peu à peu agrandi que l'on visite aujourd'hui encore, modifié cependant par des ajouts et des incendies. Il y aménage un parc à la française qu'il prétend inspiré de l'Escurial, un lac artificiel, etc....Un beau tableau de Lawrence vous propose la vue d'ensemble de la propriété, au Musée des beaux arts de Chicago. Son épouse est absente, il vit pendant quelques années une vie de jardinier intéressé par les rhododendrons et, à l'occasion, par quelque beauté locale. Il reçoit beaucoup, fait admirer ses innombrables tableaux, Raphaël, Murillo, Van Dyck et, bien sûr le grand David, « Bonaparte traversant les Alpes ».
- 29 Ce beau tableau que David peignit en ouvrier de la propagande napoléonienne vers 1800, le datant et signant en l'an IX, avait été commandé par le roi d'Espagne Charles

IV, par l'intermédiaire de l'ambassadeur en France. Recevant le trône d'Espagne, Joseph considéra qu'il devenait propriétaire des meubles, argenterie, tapisseries et tableaux. Il préféra les emporter dans ses voyages plutôt que de les laisser en place. Ainsi le tableau partit en Amérique avec lui. L'historienne Patricia Tyson Stroud écrit que Joseph aimait le faire admirer, celui-ci comme d'autres plus « artistiques » auxquels les bourgeois et les bourgeoises des Etats-Unis n'étaient guère habitués. Comme les autres le tableau fut sauvé d'un incendie en 1820. A cette occasion Joseph avait vu avec stupéfaction les villageois voisins de Bordentown accourir et sortir du feu toutes ses collections. (il les vexe même en les remerciant de leur honnêteté, comment pouvait-il imaginer de leur part un autre comportement ? ?).

- 30 Bonaparte et son cheval pie hennissant furent prêtés pour des expositions à Philadelphie, et rapportés en Europe quand Joseph y revint. Son arrière petite fille Eugénie, en ayant hérité, légua le tableau au Musée de la Malmaison. Il en existe des copies, autographes ou non, à Vienne, Berlin, Versailles, Troyes, etc....
- 31 Joseph aimait aussi discuter des systèmes politiques avec ses voisins américains, de la bonne société de Philadelphie ou de Washington. Il reçoit beaucoup, il reçoit des Américains, mais aussi des voyageurs européens.
- 32 Il voit passer, en 1817, les promoteurs du Champ d'Asile et les aide sans doute. Il reçoit Lafayette lors de son triomphal Tour des Etats -Unis en 1824. Il reçoit Simon Bernard très souvent, du moins après 1821, date de la mort de Napoléon, quand le « devoir de réserve » de Bernard ne l'empêchera plus de faire ces visites mal interprétées par les Américains. Puis Tocqueville et Chevalier, et leur donne des introductions.
- 33 Et n'oublions pas les savants ou les découvreurs. Par l'intermédiaire de son gendre Charles Lucien, le sujet de notre chapitre suivant, il lui arrive de traiter à table l'Académie de Philadelphie, et donc ses correspondants étrangers de passage. Ainsi, les compagnons de Robert Owen. Ainsi, en 1823, le botaniste écossais Douglas qui parcourra l'ouest américain et repérera des centaines de plantes, dont le fameux « pin Douglas », hôte prolifique des parcs nationaux et des arboretums du pays. Ce Douglas mourut à Hawaï dans de très étranges conditions, écrasé par un buffle qui était tombé après lui, (ou peut-être avant lui, selon une version évoquant un accès de dépression), dans un piège creusé par des fermiers....
- 34 Mais passons à la littérature pour évoquer un autre visiteur de Point Breeze, fictif celui-là. Les romanciers Bernard et Philippe Simiot, dans le quatrième tome de *Ces messieurs de Saint Malo* relative à la saga de la famille Carbec, (« Carbec mon Empereur ! »), accompagnent le général Carbec dans son exil américain. Ils nous permettent ainsi de visiter avec lui Point Breeze et de nous recueillir devant le tableau de David. Tout ce roman historique, que j'aurai encore l'occasion de citer, est documenté avec soin, et je peux en apporter un témoignage polytechnicien : Philippe Simiot passa des heures à la Bibliothèque de l'Ecole, il consulta en particulier le dossier de Pierre Benjamin Buisson, et il le place aux côtés de Carbec dès l'embarquement à Anvers sur la route de Baltimore.¹ Parmi les passagers, écrit Simiot, Carbec a remarqué un jeune homme qui joue du piano (il est bien connu que les polytechniciens aiment la musique, les lecteurs du bulletin 32 de la SABIX le savent bien et le fils de Simon Bernard dira que son père avait un joli talent de flûtiste et accompagnait sa mère qui pianotait, elle aussi), mais écoutons ce jeune homme jouer et chanter :

« Adieu la terre, adieu beaux jours
Pour nous y a plus d'amour

Fais un nœud plat sur le passé
Not'vie c'est de recommencer »

- 35 Il s'appelle Buisson, il va recommencer. Quant à Joseph, après vingt cinq années passées aux Etats-Unis, il rentrera en Europe en 1841 et mourra à Florence en 1844.

Cinq - Napoléon Achille Murat

- 36 On peut cumuler tous les prénoms guerriers et avoir cependant pour seule ambition d'être planteur en Louisiane ou en Floride. Le fils de Caroline Bonaparte (numéro sept) et de l'ancien roi de Naples, Joachim, fusillé en 1815, s'installa comme planteur à Tallahassee en Floride, après avoir vécu en Louisiane avec sa jeune épouse...une grand' nièce de Georges Washington. Même s'il appelait La Nouvelle Orléans « the western Babylone », il la préféra au Mexique comme point de chute. Il tenta d'y vivre avec une fonction d' « attorney » : le droit était aussi un de ses sujets d'intérêt. Plutôt que d'aller jouer aux cartes sous les magnolias des jardins de la haute société, il correspondait avec Emerson à propos de philosophie. Plutôt que de raconter aux soldats perdus de l'Empire les exploits équestres de Papa, il réfléchissait sur l'avenir de son nouveau pays et rédigea « *L'esquisse morale et politique des Etats-Unis* ». En 1830, plutôt que de continuer à planter sa canne à sucre au bord du Mississippi ou en Floride, ou encore, d'inventer à l'occasion une recette pour manger de l'alligator (je tire cette intéressante précision d'un site Internet évoquant une « plantation » de Louisiane que Murat avait occupée), il partit en Europe se battre en faveur de l'indépendance belge.
- 37 Encore un personnage avec un inattendu relief, encore un médiateur des deux continents, enfant égaré de la saga bonapartiste.

Six - Louis Napoléon

- 38 Après l'échec du soulèvement de Strasbourg qu'il fomenta en octobre 1836, Louis Napoléon, fils de Louis Bonaparte (numéro Cinq) et futur Napoléon III, s'enfuit en Amérique avec l'assentiment tacite de Louis Philippe qui ne souhaitait guère en faire un martyr, signale Pierre Salinger à qui j'ai emprunté ces remarques puisées dans son livre « *La France et le Nouveau Monde* ». Installé quelque temps à Norfolk, en Virginie, Louis Napoléon ne se plaira pas aux Etats-Unis et aura, dit encore Salinger, des sentiments généralement anti américains. Les relations du Second Empire avec ce pays connaîtront des épisodes particulièrement difficiles lors de l'expédition du Mexique², puis lors de la Guerre de Sécession où la France mettra du temps à choisir, ou ne pas choisir, son camp, dans une crise où jouèrent les facteurs économiques, politiques, humains : nous reverrons cela en accompagnant Buisson et Crozet vers la fin de leur vie.

Sept - Lucien

- 39 Dans la série des enfants de Letizia et Charles Marie, nous avons désormais croisé presque tous les huit enfants, sauf Elise pour laquelle je ne trouve pas de connexion américaine, et Lucien, le numéro Trois. Le voici donc, Lucien le frère révolutionnaire bientôt récalcitrant, l'indispensable complice du Deux Brumaire, puis le boudeur rebelle. Rebelle à la fois aux envies de pouvoir absolu de Napoléon qui lui semblaient

contradictaires avec ses propres idéaux, et rebelle à la dictature de comportement que Napoléon imposait à sa fratrie dont il arrangeait les affections et les affectations, quitte à fermer les yeux sur leurs accommodements avec la morale.

- 40 Lucien se marie contre le gré de Napoléon et, plus courageux que Jérôme, refuse de changer d'épouse. Il sera comme exilé, restera en Italie avec sa famille, c'est-à-dire avec sa femme et onze enfants. En 1810 il décide de quitter l'Italie et son domaine de Canino pour fuir. ..aux Etats-Unis. Mais les Anglais interceptent le navire et les font prisonniers ; toute la famille est mise en résidence surveillée près de Londres jusqu'en 1814. Fin donc, de l'aventure américaine pour Lucien ; mais pas pour son fils aîné, le grand Charles Lucien, « the Emperor of Nature », un des grands ornithologues américains. Ou italiens si vous préférez. Ou français, pourquoi pas. Vous le retrouverez au chapitre suivant.
- 41 Un autre Bonaparte « issu de Lucien » s'illustra dans l'histoire scientifique au point d'accéder à la fin du XIX^{ème} siècle à la présidence de la Société de Géographie et de l'Institut national d'Anthropologie pour ses travaux dans les domaines de la géographie, de l'ethnographie et de la botanique.
- 42 Il s'agit du prince Roland, fils de Pierre, petit fils de Lucien. Les visiteurs de l'exposition Gauguin à Tahiti auront pu y admirer des objets maoris et polynésiens confiés par Roland au Musée de l'Homme.
- 43 Et la fille de Roland fut la célèbre psychanalyste Marie Bonaparte à laquelle Catherine Deneuve prêta son visage en 2003, qui joua un rôle essentiel dans la fondation de la Société psychanalyste de Paris, et fut très proche de Freud qu'elle aida à fuir l'Allemagne nazie. Dans ses très enlevées « Variations autour de Chaillot »³, Benoît de la Morinerie (X 1951) nous promène à travers les rues et les « palais » de Chaillot, et nous parle de Pierre, Roland, et Marie. En particulier des souvenirs de Marie Bonaparte. « Quand son père reçut Thomas Edison, une troupe d'amérindiens l'accompagnait. Elle aurait voulu voir ces sauvages vêtus de plumes. On l'enferma dans sa chambre ». De la naissance des complexes...et de la nécessité d'une analyse par Freud lui-même !

Napoléon rend visite à l'Ecole polytechnique

Nous sommes pendant les Cent Jours. L'Empereur sait faire les gestes qu'il faut pour « motiver » ses cadres. Avec Monge, à sa suggestion sans doute, il visite l'Ecole polytechnique et vient en remercier les élèves pour leur brillante conduite à la barrière du Trône en 1814. Il distribue quelques médailles, il leur parle de la France. Je précise : il leur parle de la patrie, des sciences, et de la gloire.

44

NOTES

1. C'est là une licence à la manière d'Alexandre Dumas : c'est en réalité de Bordeaux que Buisson s'embarque vers sa nouvelle patrie
2. Des insurgés mexicains avaient déjà proposé le trône du Mexique à Joseph qui l'avait intelligemment refusé. Napoléon III l'acceptera par procuration, hélas !
3. Editions de la Bouteille à la Mer, 2002